

2012-08 / NUMÉRO 74

roman

*Sous le signe de l'eau*

Par Georgia Makhlouf

Nicole Hatem est philosophe, enseignante, spécialiste de la pensée de l'existence. Elle s'est fait connaître jusque-là par des publications de type académique et destinées prioritairement à un public de spécialistes. Pour son premier ouvrage proprement littéraire, *Surabondance*, elle explore le territoire de l'écriture de l'intime et de l'introspection dans un texte où le récit et la réflexion se mêlent, où la philosophie se met au service de la quête méditative. Le récit est placé sous le signe de l'eau ; c'est elle qui lui donne les mots et les images qui le parcourent, c'est elle surtout qui lui donne son rythme : « Jamais je n'ai écrit comme cela, sans liaison (tous ces « En effet », « En revanche », « Ainsi », « Donc », « C'est pourquoi », « Il s'ensuit »... qui serreraient ma pensée pour toujours plus de rigueur). Elle est sans doute la liaison. Elle est la coulée. Elle ne me laisse même plus le temps de respirer. De souffler. De mettre des points, des virgules, des pauses. L'eau comme fil conducteur, quelle dérision et quelle libération ! » (p. 36). Pour la philosophe rodée aux contraintes de l'écriture savante, cette incursion dans un genre littéraire est vécue avec une certaine jubilation. Encore que, dit-elle, « la vraie philosophie n'a-t-elle pas commencé avec ces chefs-d'œuvre littéraires que sont les dialogues de Platon et peut-on distinguer dans les Pensées de Pascal ou dans les romans de Dostoïevski, pour ne prendre que les plus grands, le littéraire du philosophique ? ». Par ailleurs, ayant opté, dans son enseignement et ses recherches, pour la philosophie existentielle qui a la particularité de ne pas se cantonner à une seule forme d'expression – Kierkegaard et Sartre, par exemple, ont rédigé des traités, mais aussi des nouvelles, des récits et des pièces de théâtre ; leurs concepts sont le plus souvent associés à des personnages en « situation » –, Nicole Hatem affirme ne pas avoir, dans son rapport à la littérature, le « complexe » du philosophe classique pour qui le concept est l'opposé absolu de l'image, le raisonnement de la narration. Pour elle, ce qui fait qu'un texte peut être considéré comme philosophique plutôt que littéraire, c'est d'abord le souci prioritaire qui s'y manifeste, celui du sens ou de l'expression, puis le degré de rigueur. « De nombreux textes qui composent le récit de *Surabondance* témoignent d'un simple souci d'expression et accueillent, au lieu de les proscrire ou tenter de les résoudre, comme éléments du réel, répétitions et contradictions (...) *Surabondance*, en tant que texte de création, m'a libérée des exigences du travail académique (connaissance des sources, des commentaires, vérification épuisante de l'exactitude des références...). »

L'ouvrage fait le récit d'une expérience singulière et brève, celle d'Elisabeth : son corps stérile et malade, son passé tourmenté, son sentiment de responsabilité exacerbé... et des journées qui suivent ce moment d'intensité et qu'elle va consigner dans ses carnets car pour elle, l'essentiel est le « dire » du récit. Les deux autres personnages, Zoé l'infirmière en chef et Chris l'éditeur, représentent deux sortes de lecteurs potentiels des carnets d'Elisabeth. La première est assez perplexe devant cet objet étrange qui lui est tombé du ciel ; le second est

tout à fait hostile à ce texte qui lui paraît inactuel. « Je les montre, nous dit l'auteur, qui replongent, après leur lecture, dans leur "sommeil surnaturel" (expression de Pascal), mais en même temps qui se trouvent, sans l'avoir aucunement voulu, touchés et peut-être imprégnés, par ce qu'ils ont lu (cela apparaît à travers une expression, pour Zoé, une image, pour Chris). Ainsi, l'eau d'Elisabeth continuerait d'irriguer souterrainement les esprits... et, encore plus secrètement, les cœurs. »

Dans l'épilogue en effet et par une mise en abyme du récit, Hatem met en scène le regard de Chris sur les carnets qu'il a entre les mains et dont il déplore le pathos, les redites, la fausse naïveté, la panne d'imagination. Mais dans le même temps, Chris est touché, et plus encore qu'il ne peut l'admettre, par tout l'amour dont ces mots sont porteurs, par cette bouteille à la mer qu'il a entre les mains, « des mains en coupe recueillant une eau de vie ».